

Revue européenne  
des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

## Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

XLVI-140 | 2008

La sociologie en quête d'une théorie générale

---

# Mais où sont les théories générales d'antan ?

Raymond Boudon

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/166>

DOI : 10.4000/ress.166

ISSN : 1663-4446

### Éditeur

Librairie Droz

### Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2008

Pagination : 31-50

ISBN : 978-2-600-01221-8

ISSN : 0048-8046

### Référence électronique

Raymond Boudon, « Mais où sont les théories générales d'antan ? », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLVI-140 | 2008, mis en ligne le 01 mai 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/166> ; DOI : 10.4000/ress.166

---

Raymond BOUDON

## MAIS OÙ SONT LES THÉORIES GÉNÉRALES D'ANTAN?

### L'EFFACEMENT DES CADRES THÉORIQUES GÉNÉRAUX DANS LES SCIENCES SOCIALES

Les cadres théoriques généraux qui ont inspiré les sciences sociales et généralement les sciences humaines de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et suscité l'espoir d'un renouvellement en profondeur de la connaissance de l'humain se sont tous écroulés les uns après les autres. Le structuro-fonctionnalisme, le structuralisme, le marxisme, le freudisme sont largement perçus aujourd'hui comme des impasses. Ils appartiennent désormais à l'histoire des idées plutôt qu'au monde des idées vivantes. Ils ne guident plus guère la recherche. Le prestigieux hebdomadaire britannique *The Economist* écrivait naguère que, des trois grands noms du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont été tenus jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> pour ayant profondément renouvelé la connaissance de l'humain, Charles Darwin, Karl Marx et Sigmund Freud, seul le premier restait vivant au début du XXI<sup>e</sup>. Les innombrables théories inspirées au XX<sup>e</sup> siècle par Marx et Freud se dirigent, elles aussi, vers le musée des idées quand elles ne glissent pas dans l'oubli. Il en va de même du structuralisme (Parodi 2003).

Certes, d'autres cadres théoriques sont aujourd'hui présents sur le marché des idées qui affichent, eux aussi, une prétention à la généralité. Ils n'ont ni l'ampleur ni les ambitions du marxisme ou du freudisme ni même celles, plus modestes, du structuralisme d'antan. Et, loin de faire l'objet d'un consensus, ils ne sont considérés comme de vocation générale que par leurs partisans. A titre d'exemple, on peut évoquer la théorie des *mèmes*. Elle se présente comme une application des idées du darwinisme aux phénomènes culturels. Son créateur, Richard Dawkins (1976), veut que nous soyons des « machines créées par nos gènes », lesquels n'ont d'autre but que de survivre dans un monde compétitif. La sélection culturelle privilégierait la diffusion de certains *mèmes* culturels comme la sélection naturelle privilégie certains gènes. Cette théorie a donné lieu à une littérature abondante, car elle comporte une promesse de théorie générale (Guillo 2004). Mais il n'est pas sûr qu'elle ait contribué à éclairer un seul phénomène socio-culturel. En réalité, le décalque du vocabulaire darwinien sur lequel elle repose dissimule le postulat simple selon lequel un instinct d'imitation habitant l'être humain serait le moteur de la diffusion des nouveautés culturelles.

Le culturalisme est un autre cadre général largement utilisé par les sciences sociales. Cette étiquette désigne le modèle qui veut que les principes de comportement, les valeurs et les représentations de l'être humain lui soient essentiellement transmis par la socialisation. Il fait l'objet d'un large consensus parmi les

anthropologues. Sensibles par profession à la diversité des cultures, ils acceptent facilement l'idée que, si les mœurs et les croyances demeurent différentes d'une société à l'autre, c'est que, de génération en génération, elles sont transmises aux individus par la socialisation. Le sociologisme est une variante du culturalisme. Il veut que les principes de comportement, les valeurs et les représentations des hommes soient l'effet de leur immersion dans leur milieu social de naissance et de vie. Ce modèle simple doit sa popularité à ce qu'il est facilement confirmé par toutes sortes de données. Ainsi, on a observé que la délinquance est plus fréquente chez les individus élevés dans un milieu défavorisé. Mais la plupart des individus en provenance de milieux défavorisés ne commettent aucun acte de délinquance. Et la socialisation a toujours connu bien des ratés. Comme l'a noté Max Weber, le christianisme s'est déployé dans l'Empire romain en raison de la séduction qu'il a exercé sur les militaires et les fonctionnaires, lesquels avaient pourtant été « socialisés » dans la vieille religion polythéiste.

Je laisse de côté d'autres théories qui affichent, elles aussi, une prétention à la généralité, comme le constructivisme (Keucheyan 2005). Selon cette théorie, toute représentation collective et toute institution sont les produits d'une construction sociale. Il s'agit d'une banalité si l'on s'en tient à cette proposition ou d'une contre-vérité si on y lit un message relativiste. Le principe d'Archimède et le théorème de Pythagore ne sont pas des données de fait immédiatement appréhensibles. Ils sont bien des « constructions ». Mais cela n'implique pas qu'ils soient dépourvus d'objectivité. Il est vrai que toute institution est construite. Mais certaines sont objectivement meilleures que d'autres et sont sélectionnées pour cette raison.

Je laisse aussi de côté des théories plus modestes mais visant, elles aussi, à la généralité, comme la théorie du capital social. A l'origine, la théorie dite « du capital humain » a été développée par l'économiste Edward Denison pour rendre compte du fait que l'accumulation du capital physique ne suffisait pas, au vu des données statistiques, à expliquer la croissance économique américaine entre 1929 et 1969. Il a montré que celle-ci résultait, non seulement de l'accroissement du capital physique, mais de l'élévation du niveau d'instruction. Cela lui a inspiré la notion de « capital humain » (Denison 1974), qui désigne chez lui le niveau des connaissances mesuré par le niveau scolaire moyen atteint par une nation. La notion a été ensuite utilisée au niveau, non plus collectif, mais individuel. Puis, l'on s'est mis à parler de « capital social » pour désigner la densité des relations sociales que l'individu a la capacité de mobiliser et de « capital culturel » pour désigner les compétences d'origine scolaire ou familiale facilitant son adaptation à l'environnement social. L'identification de ces différentes formes de « capital » jointe à l'idée qu'elles peuvent se convertir les unes dans les autres a donné l'impression qu'une théorie générale était née. Mais, comme l'a montré Alessandro Portes (1998), il s'agit moins d'une théorie *stricto sensu* que de métaphores exprimant des phénomènes familiers dans le vocabulaire de l'économie, celle des sciences humaines qui paraît la plus solide. A l'instar de la théorie des *mèmes*, qui a réussi à faire retomber sur les sciences humaines une partie du prestige du darwinisme, la théorie du capital social donnait l'impression d'assurer aux sciences sociales la solidité généralement concédée à l'économie.

Certains, comme James Coleman (1990) ou Gary Becker (1996), ont proposé d'aller plus loin dans cette direction et d'étendre à l'ensemble des comportements

l'axiomatique de la théorie économique. Cas unique dans l'univers des sciences humaines, cette axiomatique avait permis de développer un corpus de connaissances intégrées s'agissant des phénomènes économiques et une théorie cohérente aux ramifications multiples. Ne pouvait-on l'appliquer à l'ensemble des phénomènes sociaux ? Cette proposition semblait d'autant plus séduisante que la « Théorie du Choix Rationnel » (TCR), encore appelé « Modèle de l'Utilité Espérée », à savoir la théorie du comportement sur laquelle est fondée l'économie néo-classique, avait été dans les années 1950 appliquée avec succès à toutes sortes de phénomènes non économiques : politiques notamment. La TCR paraît effectivement représenter dans les années récentes la seule tentative sérieuse pour offrir un cadre théorique général aux sciences sociales.

Mais, selon une boutade d'Amartya Sen, la Théorie du Choix Rationnel traite l'*homo œconomicus* comme un *rational fool* : c'est en effet parce qu'il est un calculateur rationnel qu'il produit dans certaines circonstances des résultats indésirables, non seulement d'un point de vue collectif, mais même de son propre point de vue, comme le montre le cas d'école des acteurs sociaux qui se laissent prendre au piège du dilemme du prisonnier. On peut même aller plus loin que Sen et préciser que la TCR traite le sujet humain comme un imbécile à la fois rationnel et irrationnel, puisqu'elle ne le voit comme capable de calcul que s'agissant des moyens qu'il choisit pour atteindre ses objectifs. Quant à ces objectifs eux-mêmes, n'ayant pas grand-chose à en dire, elle les traite comme résultant de déterminismes sociaux passivement subis par l'être humain. Il en va de même des représentations et des valeurs endossées par l'individu. N'ayant rien à en dire, la TCR suppose qu'elles résultent de déterminismes sociaux et les voit comme des effets de la socialisation et généralement de forces socio-culturelles conjecturales qui seraient émises par les différents types d'environnement traversés par l'individu. Comme le soutiennent ses promoteurs, la TCR a bien un intérêt scientifique qui transcende largement l'économie. Cela permet de comprendre qu'elle se soit solidement installée. Mais elle est incapable d'expliquer d'innombrables phénomènes, puisqu'elle se condamne à traiter les objectifs des individus, leurs représentations et leurs valeurs comme des données de fait pour lesquelles elle n'a aucune explication à offrir (Boudon 2003).

En fin de compte, les sciences sociales se caractérisent aujourd'hui par une absence de cadre théorique vraiment général. C'est pourquoi elles sont marquées par le descriptivisme. Elles accumulent les études particulières, souvent instructives, sur les sujets les plus variés. Mais elles donnent aussi l'impression d'un irrémédiable éclatement et d'une perte d'identité. Le sommaire d'une revue contemporaine de sociologie évoque facilement l'image d'un catalogue à la Prévert.

La conjecture que je souhaite esquisser maintenant, c'est que l'échec des sciences sociales contemporaines dans leur tentative pour élaborer un cadre général susceptible de leur assurer identité et fécondité, est due à ce qu'elles s'attachent à une théorie contestable du comportement humain et à une conception étroite de la rationalité. Cela les condamne à proposer des explications fragiles des phénomènes sociaux.

## LES MOTIVATIONS ET LES RAISONS INDIVIDUELLES COMME CAUSES DE TOUT PHÉNOMÈNE SOCIAL

Tout phénomène social résulte à l'évidence de croyances, d'attitudes et d'actions individuelles. Aussi faut-il, pour l'expliquer, déchiffrer de manière convaincante le pourquoi de ces croyances, attitudes et actions individuelles. Une question essentielle se pose alors : comment identifier leurs causes avec une certitude raisonnable ?

Une chose est sûre. Comme le démontre la vie sociale courante, il est très souvent possible d'identifier avec certitude les causes des croyances, des actions ou des attitudes d'un individu, bien qu'elles ne puissent faire l'objet d'une observation directe. Cette opération ne se réduit pas à la mise en œuvre de la capacité humaine d'empathie. L'identification des raisons et des motivations du comportement d'autrui repose plutôt sur la construction de théories élaborées selon les principes et les critères qui s'appliquent à la construction de toute théorie : des théories que nous formulons dans la vie sociale ordinaire ou des théories scientifiques. Nous ne déterminons pas les causes du comportement humain par des procédures différentes de celles qui nous servent à établir les causes des phénomènes naturels.

Max Weber a justement indiqué que l'opération qu'il qualifie de « compréhension » (*Verstehen*) met en œuvre les procédures couramment utilisées pour la construction de toute théorie. Si j'observe qu'un homme coupe du bois dans sa cour par une température de 40 degrés à l'ombre, il y peu de chances qu'il ait l'intention de le faire brûler pour se chauffer. Dans le langage de Karl Popper, cette explication est « falsifiée ». Il me faudra donc trouver d'autres explications du comportement du coupeur de bois, jusqu'à ce que je parvienne à en imaginer une qui soit compatible avec l'ensemble des données que j'aurai pu recueillir. Ainsi, expliquer un phénomène social impose de retrouver les causes des actions, des croyances ou des attitudes individuelles responsables du phénomène en question à l'aide d'une théorie robuste. Ces causes résident dans les raisons et les motivations expliquant ces actions, ces croyances ou ces attitudes. Si l'on veut que la reconstruction soit solide, il faut qu'elle repose sur une psychologie acceptable. Or cela ne peut être le cas que de la psychologie qui a fait ses preuves depuis toujours : celle qui est utilisée dans la vie sociale courante.

Cette psychologie invite à tenir compte du contexte caractérisant les acteurs concernés, au sens large du mot contexte. Comment par exemple expliquer les énigmatiques danses de pluie ? Une phrase de Max Weber suffit à indiquer la direction que doit prendre l'explication : « pour le primitif, l'acte du faiseur de feu est tout aussi magique que l'acte du faiseur de pluie » (Max Weber 1971 [1922], pp.429-430). L'observateur qui entend expliquer l'existence des rituels de pluie doit mettre entre parenthèses son propre savoir. Il a appris les lois de la transformation de l'énergie sur les bancs de l'école ; pour cette raison, il voit l'acte du faiseur de feu comme rationnel ; et comme aucune loi établie par la science ne garantit l'efficacité des danses de pluie, il les perçoit comme irrationnelles. Quant au « primitif », n'ayant pas étudié les lois de la transformation de l'énergie, il n'a aucune raison de faire cette différence. Sans doute l'acte du faiseur de feu est-il fondé dans l'esprit du sujet observé sur une théorie. Mais cette théorie est certainement tout aussi inacceptable pour l'observateur occidental que la théorie qui fonde dans l'esprit du même « primitif » l'acte du faiseur de pluie.

Ainsi, l'existence des mystérieuses danses de pluie s'explique à partir 1) de l'identification de données pertinentes relatives aux différences entre le contexte de l'observateur et le contexte de l'observé, 2) de la mobilisation d'hypothèses empruntées à la psychologie ordinaire : le primitif attache du prix à ce que ses récoltes viennent bien ; il est convaincu que la chute des pluies est l'effet de la volonté des esprits ; la Tradition lui indique les moyens de se les concilier. Il y croit parce qu'il n'a pas de raisons de ne pas y croire. Il y croit pour les mêmes raisons que nous croyons à toutes sortes de choses sur la foi de la Science.

### **LE REJET DE LA PSYCHOLOGIE ORDINAIRE PAR LES SCIENCES SOCIALES**

Or il se trouve que la psychologie ordinaire n'est pas du tout celle qui est préconisée dans les modèles théoriques généraux en vigueur dans les sciences sociales<sup>1</sup>.

La Théorie du Choix Rationnel repose sur la psychologie réductionniste qui veut que l'acteur social soit toujours motivé par les conséquences, telles qu'il les voit, de ses actions sur son bien-être. De très nombreuses actions humaines s'expliquent de cette manière. C'est pourquoi la TCR a pu s'appliquer avec succès à de nombreux phénomènes ne relevant pas nécessairement de l'économie. Mais cela n'est pas vrai de toutes les actions. Ainsi, la TCR est incapable d'expliquer que les électeurs votent dès lors qu'elle entend rester cohérente avec ses principes. Pourquoi voteraient-ils en effet, puisqu'aucun vote individuel n'a la moindre chance de faire la différence dans le résultat d'un scrutin ? L'acteur social peut aussi se sentir profondément engagé dans des actions visant par exemple à modifier un état de choses qui ne le concerne pas personnellement. C'est le cas du militant qui combat contre la peine de mort. Elle ne la menace pas. Pourtant, il se sent impliqué par son combat au point d'en faire l'axe de son existence.

D'autres théories postulent que l'être humain serait motivé par l'envie, par la volonté de puissance, par ses intérêts de classe, par ses pulsions sexuelles, ou encore par un instinct d'imitation. Ces divers instincts et pulsions existent, mais aucun n'a vocation à expliquer l'ensemble des actions humaines. On a donc quelque peine à comprendre qu'on ait cherché à construire des schémas explicatifs généraux à partir de visions aussi particulières des mécanismes psychologiques auxquels obéit l'être humain.

---

<sup>1</sup> Les propositions microscopiques relevant de la « psychologie ordinaire » qu'on repère chez Tocqueville, Durkheim ou Weber, pour me limiter à leur cas, évoquent toujours des mécanismes psychologiques dont l'existence peut être facilement attestée, comme lorsque Tocqueville admet que l'individu quelconque a le souci de sa dignité et de son bien-être, Durkheim que l'on tend à oublier ses soucis personnels quand un incendie menace, Weber que l'individu tend à exiger une certaine cohérence entre ce qu'il croit et ce qu'il observe. Les cathédrales macroscopiques qu'ils ont construites doivent leur solidité à ce qu'elles utilisent des moellons microscopiques solides. Il est donc préférable de désigner entre guillemets la « psychologie » qu'ils utilisent, car ils n'ont aucun emploi pour les méandres de la psychologie introspective. L'article indument célèbre de T. Abel sur « the operation called *Verstehen* » confond Max Weber avec Maine de Biran !

Pourtant, ces divers postulats sont les uns et les autres à la racine de mouvements d'idées qui ont connu leur heure de gloire. En raison du caractère réductionniste de ces postulats, aucun des schémas théoriques autour desquels ces mouvements se sont cristallisés ne peut prétendre ni expliquer l'ensemble des phénomènes sociaux, ni produire un consensus dans la communauté des chercheurs. Tous ces postulats ont un trait en commun : ils proposent d'assigner tout comportement à une *force psychologique* dominante s'imposant au sujet. Ils divergent les uns des autres sur la nature de cette force.

D'autres théories veulent que les motivations et les raisons des acteurs sociaux telles que l'observateur peut les reconstruire et telles que les sujets les voient plus ou moins confusément n'aient rien à faire dans les sciences sociales. C'est qu'elles conçoivent l'être humain comme fondamentalement mû par des *forces sociales, culturelles ou biologiques* échappant elles aussi au contrôle, voire à la conscience du sujet. S'il en est ainsi, les causes des croyances, des attitudes, des goûts ou des objectifs que le sujet se donne ne sauraient être recherchées du côté des raisons et des motivations que lui-même leur attribue plus ou moins confusément et que l'observateur de bon sens tend à leur imputer. Ce postulat déporte ainsi l'être humain en dehors de lui-même. Il croit obéir à certaines raisons et motivations. En réalité, il est mû par des forces invisibles.

Toutes ces théories peuvent être qualifiées de *holistes*, dans la mesure où elles voient le comportement comme explicable par des forces extérieures à l'individu<sup>2</sup>. Relèvent par contraste de l'*individualisme* les théories qui refusent qu'un phénomène social puisse avoir sa source ailleurs que dans les motivations et les raisons en principe compréhensibles des acteurs sociaux responsables du phénomène. Elles reconnaissent que les acteurs sociaux appartiennent à des contextes dont les paramètres sont variables. Ainsi, le « primitif » australien de Durkheim ne connaît pas les lois de la transformation de l'énergie, à la différence de l'anthropologue qui l'observe. Mais ces théories refusent la représentation selon laquelle l'individu serait une simple cible à laquelle viendraient s'appliquer des forces extérieures à lui.

La TCR elle-même ne cherche en aucune façon, je l'ai dit, à expliquer les objectifs, ou les valeurs de l'individu à partir de raisons et de motivations. Elle les voit comme des données de fait qu'elle impute à l'action de forces psychologiques, biologiques, sociales ou culturelles extérieures à lui. Elle traite l'être humain comme rationnel s'agissant du choix de ses moyens, et comme habité par des forces irrationnelles s'agissant des objectifs qu'il poursuit ou des valeurs en lesquelles il croit, que ces forces prennent la forme d'instincts, de représentations sociales s'imposant au sujet sous l'action du milieu ou de cadres mentaux – de *frames* – s'insinuant dans son esprit sous l'action de telle ou telle influence extérieure<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Le refus de l'individualisme méthodologique se fonde quelquefois sur l'idée qu'il ne saurait rendre compte des effets sociaux émergents. Pourtant, un Weber interprète un phénomène émergent aussi massif que l'installation du Christianisme dans l'Empire romain comme l'effet de raisons compréhensibles de la part des militaires et des fonctionnaires romains. Bien entendu, ce refus se fonde aussi dans certains esprits sur la métaphysique matérialiste sommaire qui veut que le comportement des individus soit un produit des « structures sociales ».

<sup>3</sup> La notion de *frame* est illustrative des concepts vides que proposent généreusement les sciences sociales : ils suggèrent qu'ils appartiennent à la même catégorie que les *prions* des biologistes ou les

De façon générale, aucun des grands schémas théoriques généraux actuellement proposés par les sciences sociales ne parvient à éviter un double écueil.

- 1) Entretenir la bizarrerie qui veut que l'*homo sociologicus* choisisse rationnellement les moyens qu'il utilise, mais qu'il adhère à telle valeur ou à telle représentation sous l'effet de forces occultes.
- 2) Se condamner à l'hypothèse de la « fausse conscience », puisque les motivations et les raisons qui lui semblent l'animer sont tenues par principe comme n'étant pas les véritables causes de ses actions, de ses attitudes ou de ses croyances.

Il importe de préciser que cette discussion n'est pas seulement spéculative. Elle a au contraire une incidence pratique. Ainsi, on peut en présence de données quantitatives se borner à leur appliquer des méthodes statistiques de routine. Comme ces méthodes consistent à rechercher le poids de *facteurs* patents ou latents<sup>4</sup> sur les comportements ou les croyances, elles sont porteuses d'une tentation d'interprétation holiste. Le chercheur qui s'y laisse prendre peut alors négliger de considérer que les facteurs en question sont le produit des motivations et des raisons des acteurs, dont ils proposent une image brouillée. C'est la raison pour laquelle les commentaires accompagnant ces analyses statistiques témoignent souvent d'une platitude remarquable.

Un exemple. Une analyse factorielle appliquée à une enquête concernant les attitudes face au risque révèle – à la suite de Monsieur de la Palisse – que les répondants perçoivent le risque selon deux dimensions : l'intensité du risque, plus grande dans le cas de la dynamite que du four à micro-ondes et la probabilité d'être exposé au risque, plus grande dans le cas d'une attaque nucléaire que de l'absorption de caféine (Slovic 1987). Bref, l'analyse factorielle a permis de découvrir que le sujet perçoit le risque à partir des deux paramètres qu'a depuis toujours retenus la théorie des probabilités, au moins depuis le célèbre pari de Pascal.

Il serait plus instructif de voir le sujet confronté à un risque potentiel comme recherchant par un tâtonnement cognitif à adopter une attitude raisonnable que de chercher à identifier par l'analyse factorielle les *frames* ou cadres mentaux conjecturaux qui s'imposeraient à lui. Il s'agirait ici comme sur tout sujet de formuler des hypothèses microscopiques précises sur les raisons et les motivations inspirant le comportement des individus ; puis de montrer qu'elles expliquent effectivement les données dont on dispose<sup>5</sup>. J'ai montré par exemple que les erreurs commises par les répondants dans les expériences de psychologie cognitive peuvent s'expliquer comme résultant de tâtonnements cognitifs compréhensibles.

---

*électrons* des physiciens, mais, à la différence de ces concepts, ils désignent des réalités vouées à échapper définitivement à la mise à l'épreuve empirique. Ils donnent naissance à un jargon qui passe pour un signe de scientificité auprès de certains. Il « agrandit mais voile la pensée », aurait dit Tocqueville.

<sup>4</sup> Patents par exemple dans le cas de l'analyse de régression ou de l'analyse « log-linéaire », latents dans celui de l'analyse factorielle.

<sup>5</sup> Cette approche est celle des « modèles générateurs » (Boudon 1979). Elle est désignée aujourd'hui par des termes comme « social mechanisms approach » ou « sociologie analytique ».



sibles<sup>6</sup>. Ces tâtonnements sont guidés par les ressources cognitives dont dispose l'acteur. Dans d'autres cas, le tâtonnement face au risque est piloté par les enjeux. Ainsi, les délinquants sont, selon les enquêtes disponibles, beaucoup plus attentifs à la probabilité d'être arrêtés qu'à la peine théorique qu'ils encourent (Cusson 2005).

Pour revenir aux comportements face au risque alimentaire, les enquêtes montrent que les consommateurs français ont rapidement retrouvé leurs habitudes alimentaires au moment de la « crise de la vache folle ». Cela provient sans doute de ce qu'ils ont pour beaucoup, à l'instar de Montaigne lors de son voyage en Italie, constaté à l'expérience qu'un changement dans leurs habitudes alimentaires leur valait toutes sortes de désagréments et tiré des informations médiatiques l'impression que les scientifiques n'étaient guère en mesure d'apprécier la nature réelle et la sévérité du risque.

Quant au fait que les effets de la crise sur la consommation de viande de bœuf aient été nettement plus marqués en Allemagne qu'en France, il s'explique par le fait que ce produit tient beaucoup moins de place dans la consommation des Allemands. Il leur était donc plus facile de modifier leurs habitudes (Raude 2006). Bref, les données macroscopiques relatives à cette crise peuvent être analysées comme résultant de raisons et de motivations compréhensibles.

Finalement, le culturalisme, le structuralisme, la RCT et les autres théories générales actuellement en vigueur dans les sciences sociales donnent une impression d'étrangeté: les unes, parce qu'elles attribuent à l'être humain un instinct dominant, les autres parce qu'elles le voient comme soumis à des forces socioculturelles ou biologiques conjecturales dont l'existence ne pourrait être éventuellement confirmée que par les sciences de la vie. Le marxisme, le freudisme, le structuralisme, le sociologisme, le culturalisme ou même la Théorie du Choix Rationnel, ainsi que les interprétations naturalistes des facteurs mis en évidence par les méthodes statistiques d'« analyse des données », ont en commun de véhiculer une vue irréaliste de l'être humain. La synthèse de Coleman (1990) n'échappe pas davantage à cette objection que n'y avait échappé celle de Parsons (1949[1937])<sup>7</sup>.

## **LES RELATIONS ENTRE SCIENCES SOCIALES ET SCIENCES DE LA NATURE**

Pourquoi ces modèles théoriques généraux ont-ils proposé d'imputer aux actions, aux attitudes ou aux croyances des hommes des causes incertaines? Cela provient de ce que toute connaissance est simplificatrice, mais surtout de ce que les sciences sociales acceptent couramment une conception contestable à la fois

<sup>6</sup> Boudon (2003, 2006).

<sup>7</sup> Chazel (2000, p.129) a correctement identifié le vice de construction rédhibitoire qui affecte la théorie générale de l'action sociale de Parsons: « Certes, dans sa caractérisation des composantes de l'acte-unité, Parsons s'efforce de tenir compte à la fois de la dimension instrumentale (à travers la relation des moyens à la fin) et de l'orientation normative; mais c'est une solution précaire, dans la mesure où la dimension normative reste en quelque sorte prisonnière de la relation entre moyens et fin: le facteur de choix qu'elle implique n'est en effet censé porter que sur les moyens ».

de la science et des relations entre les sciences de l'homme et les sciences de la nature. C'est du moins la conjecture que je chercherai à défendre.

Albert Einstein (1936) a écrit que la science ne fait que prolonger le sens commun: «science is nothing more than a refinement of our everyday thinking». Pour cet éminent figure de la science, il n'y a donc pas de discontinuité entre la connaissance ordinaire et la connaissance scientifique. Cette vision continuiste est largement confirmée par les analyses les mieux informées de la vie scientifique (Haack 2003).

On peut affirmer dans la même veine qu'il n'y a pas de discontinuité entre la connaissance de la nature et la connaissance de l'homme. L'objectif fondamental des sciences de la nature et des sciences humaines est l'explication des phénomènes dont on ne perçoit pas immédiatement les raisons d'être. Et les règles de l'inférence mises en œuvre dans les deux cas sont les mêmes. Car les voies de la connaissance sont indépendantes des objets auxquels la connaissance s'applique.

La structure de toute explication peut être résumée par une formule:  $\{S\} \rightarrow P$ . Elle indique qu'expliquer un phénomène P revient à en faire la conséquence d'un ensemble de propositions  $S_1, S_2, \dots, S_n$  mutuellement compatibles et pouvant être considérées individuellement comme acceptables. A partir du moment où P peut être considéré comme la conséquence d'un ensemble de propositions non énigmatiques, son opacité initiale se trouve en effet dissipée: il est alors «expliqué».

Ainsi, Torricelli et Pascal ont expliqué le phénomène du baromètre en supposant qu'on pouvait rendre compte de son comportement à partir de quelques propositions toutes acceptables, telles que: «l'atmosphère a un certain poids», «le poids de l'atmosphère est plus faible au sommet qu'au pied d'une montagne ou d'une tour», etc. De la même façon, on explique que certains peuples se livrent à des danses de pluie parce qu'ils croient que la chute des pluies est commandée par des esprits sensibles à la sollicitation et aussi parce que, comme les rituels sont pratiqués dans les périodes de l'année où la pluie a des chances de tomber, il y a une corrélation, fallacieuse bien sûr, mais dont on comprend qu'elle puisse fonder dans l'esprit du «primitif» une présomption de causalité entre la pratique des rituels et la chute des pluies. Pascal Sanchez (2005) a bien montré l'importance du modèle proposé tant par Durkheim (1979[1912]) que par Weber (1971[1922]) selon lequel des croyances prétendument irrationnelles peuvent être efficacement expliquées à partir de motivations et de raisons compréhensibles.

Dès lors qu'on a identifié de manière satisfaisante les raisons et les motivations individuelles responsables d'un phénomène social, on a le sentiment d'en avoir saisi les causes ultimes.

Ainsi, Tocqueville (2004 [1856]) a expliqué que l'agriculture française a connu au XVIII<sup>e</sup> siècle un rythme de développement moins rapide que l'agriculture anglaise parce que, en France, les propriétaires fonciers nantis avaient des raisons compréhensibles d'acheter une charge royale et de faire exploiter leurs domaines plutôt que de s'en charger directement. Or les exploitants n'avaient pas -dans le contexte analysé par Tocqueville- la capacité d'innovation des propriétaires. En raison de l'organisation politique de l'Angleterre, les propriétaires anglais n'étaient pas exposés à la même tentation. Dans le cas où ils désiraient se faire élire à Westminster, ils avaient avantage à passer auprès de leurs électeurs pour des entrepreneurs dynamiques. Dans cet exemple classique, une différence

macroscopique énigmatique est expliquée par des motivations et des raisons individuelles compréhensibles.

Le même Tocqueville a expliqué par des théories convaincantes la persistance de la religiosité américaine ou encore les raisons pour lesquelles les Français de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle mais non les Anglais ne jurent que par la Raison (Boudon 2005).

On peut remarquer que les sciences sociales bénéficient ici d'un avantage sur les sciences naturelles. Le biologiste qui a identifié un virus doit passer à l'étape suivante : observer son comportement, puis étudier les processus chimiques qui se déploient sous son action. Il a donc facilement l'impression d'en être toujours à l'avant-dernière étape de sa recherche. Dès lors qu'il a mis en évidence les motivations et les raisons des acteurs responsables d'un phénomène social, le sociologue a au contraire l'impression qu'il en a atteint les causes ultimes<sup>8</sup>.

Pour revenir au cas des danses de pluie, l'explication wébérienne évoquée ci-dessus est complète. Elle ne soulève pas de questions supplémentaires. On pourrait s'intéresser à ce qui se passe dans le cerveau du magicien au moment où il pratique une danse de pluie ou entreprendre de vérifier sa pression sanguine. Mais ces recherches apporteraient des informations qui ne concurrenceraient ni ne compléteraient l'explication du sociologue<sup>9</sup>.

## SCIENCES SOCIALES ET NEUROSCIENCES

Ces observations m'amènent à évoquer les relations ambiguës que les sciences sociales entretiennent avec les neurosciences. On ne peut que reconnaître les développements spectaculaires des sciences cognitives dans leur dimension neurologique. Deux exemples.

- 1) On est impressionné par le cas de ce sujet observé par Antonio Damasio (1999) qui ne voit que les bons côtés de la vie et est préservé de toute émotion négative : qui ignore des sentiments comme la peur ou la colère. La cause en est révélée par le scanner, lequel a détecté chez le sujet une calcification au niveau de son amygdale cérébrale.
- 2) Des chercheurs de l'université de Zurich ont montré que les réactions au *jeu de l'ultimatum* sont modifiées lorsqu'une partie du cerveau – le cortex frontal dorsolatéral – est neutralisée par une stimulation magnétique transcraniale (Henderson 2006). Dans le jeu de l'ultimatum, un sujet A a la capacité de

---

<sup>8</sup> Il faut prendre la notion de cause ultime en un sens relatif. L'acte banal par lequel je porte à mes lèvres une tasse de café n'est en toute rigueur explicable qu'à partir de toute l'histoire de la vie et de la culture. Seul un Dieu omniscient pourrait en saisir la causalité dans son intégralité. Une science ne peut donc se développer qu'à l'intérieur de « paradigmes » (Kuhn), de « programmes » (Lakatos) ou de « points de vue » (Simmel), c'est-à-dire de règles constitutionnelles restrictives, lesquelles lui ouvrent l'accès à la connaissance au prix d'un renoncement à la connaissance absolue.

<sup>9</sup> La question des relations entre sciences de la nature et sciences sociales a donné lieu à discussion depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Raynaud (2006) en conclut justement au caractère douteux des arguments repris sous des formes diverses depuis Dilthey et Rickert qui prétendent doter la sociologie d'un statut épistémologique spécial.

proposer à B le partage d'une certaine somme entre lui-même et B. B a seulement la possibilité d'accepter la proposition de A ou de la refuser. Si B accepte la proposition de A, le partage se fait selon les termes indiqués par A. Si B refuse la proposition de A, il ne reçoit rien. Lorsque le cerveau de B fonctionne normalement, il repousse les propositions de A qu'il estime trop injustes, comme : « 80€ pour A, 20€ pour B », bien que cela le condamne à ne rien recevoir du tout. Lorsque la partie en question du cerveau est neutralisée, B perçoit toujours une telle proposition comme injuste, mais il l'accepte.

Ce type de résultats n'est pas sans intérêt pour les sciences sociales. Le résultat de Damasio peut expliquer le comportement de tel responsable politique. Celui des chercheurs de Zurich se présente comme un défi à la Théorie du Choix Rationnel, puisqu'elle fait apparaître que le sujet B ne se comporte selon les canons de l'*homo œconomicus* que si l'activité normale de son cerveau est partiellement neutralisée<sup>10</sup>. On comprend donc que certains aillent parfois jusqu'à proposer de remplacer les modèles classiques de l'*homo œconomicus* ou de l'*homo sociologicus* par celui de l'*homme neuronal*.

Mais les progrès des neurosciences n'entament en aucune façon l'autonomie du programme fondé sur le postulat que les causes ultimes d'un phénomène social sont à rechercher du côté des motivations et des raisons en principe compréhensibles auxquelles ont obéi les acteurs responsables du phénomène en question. Le sociologue suppose que les sujets sociaux dont il traite ont un cerveau normal, dont l'amygdale cérébrale n'est pas calcifiée et dont le cortex frontal dorsolatéral fonctionne correctement.

Ces précisions clarifient les discussions qui réapparaissent aujourd'hui en marge de l'essor des neurosciences sur la vénérable question de savoir s'il faut adopter une conception moniste ou dualiste de la relation entre l'âme et le corps. Traduite en termes modernes, la question revient à se demander si un programme d'explication des comportements humains s'affirmant comme autonome par rapport aux neurosciences est légitime<sup>11</sup>.

La mode est aujourd'hui au monisme : elle veut que les actions, les croyances et les attitudes de l'être humain soient *expliquées* par les processus qui relèvent de la compétence des neurosciences et sous-estime l'importance du fait qu'elles puissent être aussi *comprises*, c'est-à-dire expliquées par des raisons et des motivations à l'exclusion d'autres catégories de causes.

Cette vogue du monisme s'accompagne d'une célébration de certains courants philosophiques, comme le pragmatisme américain de William James, de Charles Peirce ou de John Dewey (Johnson 2006). Selon ce monisme, l'esprit humain doit être traité comme une émanation des échanges de l'organisme humain avec son environnement. La conjecture que je proposerais ici est que son attrait provient de sa congruence avec le postulat du matérialisme. Le bon sens veut que le spectacle de la vieille dame agressée par un jeune homme vigoureux provoque en moi un sentiment d'indignation, que ce sentiment soit source d'émotion et que celle-ci

<sup>10</sup> Les sciences de la nature confirment ainsi la thèse décisive selon laquelle le principe de la maximisation n'a rien de « naturel ». Voir Cherkaoui (2006, p.196).

<sup>11</sup> Il faut préciser : autonome par rapport aux neurosciences et à la sociobiologie.

soit la cause de ma pâleur subite. Pour le tenant du pragmatisme, ce sont à l'inverse les modifications que le spectacle auquel j'assiste entraîne dans mon corps qui seraient la source de l'émotion que je ressens, celle-ci étant à son tour responsable du sentiment d'indignation qui m'envahit. Je transpose ici l'analyse de William James selon laquelle on serait triste parce qu'on pleure et non l'inverse. L'attention accordée aujourd'hui à cette théorie paradoxale témoigne vraisemblablement surtout de l'influence latente du postulat du matérialisme : de l'idée selon laquelle les causes matérielles seraient les seules dignes d'être admises dans le discours scientifique.

Or, s'il est certain que les processus mentaux conscients ou à demi conscients correspondent à des séquences d'événements neurologiques et généralement biologiques, il est également vrai qu'on peut expliquer tel phénomène social ou politique de façon complète, donnant le sentiment d'en atteindre les causes ultimes, à partir des motivations et des raisons des individus responsables dudit phénomène<sup>12</sup>. Le refus du sujet normal B à qui, dans le jeu de l'ultimatum, A propose « 80€ pour moi, 20€ pour toi » s'explique par le fait que B prend en compte, non seulement son intérêt matériel, mais les catégories du juste et de l'injuste. Il a des raisons de refuser, mais ce ne sont pas celles qu'envisage la Théorie du Choix Rationnel. Plus précisément, les raisons utilitaires apparaissent comme dominées ici par des raisons morales.

Il faut encore souligner deux points. Le premier a trait à une différence cruciale entre les neurosciences, d'une part, et des mouvements comme le culturalisme ou le structuralisme. Les unes et les autres veulent expliquer le comportement par des causes « matérielles » : état du cerveau dans le cas des neurosciences, action de l'environnement dans le cas du culturalisme, de structures conjecturales dans celui du structuralisme. Mais, conformément à l'ethos scientifique, les neurosciences n'acceptent de considérer une cause du comportement comme réelle que si elles en ont démontré l'existence. En revanche, le culturalisme et l'ensemble des mouvements de ce type se satisfont d'explications du comportement faisant appel à des causes définitivement conjecturales, voire verbales. La calcification affectant l'amygdale cérébrale du sujet de Damasio a été constatée. La relation de causalité entre la neutralisation d'une partie du cerveau du sujet et le changement de son comportement dans le jeu de l'ultimatum a été vérifiée empiriquement. En revanche, les *frames*, *frameworks*, *biais cognitifs*, *habitus* et autres pseudo-facteurs *ejusdem farinae* sont inférés, de manière circulaire, à partir du comportement qu'ils prétendent expliquer.

Second point. Il est vraisemblable que certaines questions continuent d'être considérées comme relevant du domaine des sciences sociales, alors que seules les sciences de la vie seront en mesure de les traiter de façon convaincante.

---

<sup>12</sup> Le thème du primat du corps sur l'esprit et de l'émotion sur la raison est congruent, non seulement avec le matérialisme, mais avec le relativisme ambiant. En effet, le relativiste ne peut qu'être heureux d'apprendre que je perçoive tel châtimeur en vigueur dans telle société comme cruel et condamnable, non parce qu'il l'est effectivement, mais parce que l'émotion que je ressens – sous l'effet, selon le relativiste, de montages physiologiques ou neurologiques produits par la socialisation – m'amène à en juger ainsi. On conçoit alors facilement qu'un état de choses puisse donner lieu à une émotion dans telle culture mais non dans telle autre et par suite être considéré comme acceptable ici et inacceptable là.

Comme elles ne le sont pas encore, les sciences sociales leur tiennent lieu de salle d'attente préscientifique<sup>13</sup>.

Ainsi, l'explication du tabou de l'inceste suppose des avancées significatives à la fois des neurosciences et de la sociobiologie. C'est en tout cas l'impression qu'on retire de l'abondante littérature sur ce sujet, par exemple de Shepher (1983). L'avantage biologique du tabou est certainement un élément de l'explication. Effet de l'évolution biologique ? Mais alors pourquoi le tabou, si l'évolution a donné naissance au dégoût ? Il semble bien que les réponses à ces questions relèvent de la sociobiologie et des neurosciences et que les apports des sciences sociales soient surtout des conjectures fragiles. Nous ne savons pas non plus grand-chose du pourquoi de l'attrance sexuelle. Mais ici le bon sens indique que la réponse est du ressort des sciences de la vie.

De façon générale, il indique que *seuls sont par principe susceptibles de recevoir une réponse scientifique dans le cadre des sciences sociales les comportements pouvant être ramenés à des motivations et à des raisons compréhensibles*, les autres relevant en principe des sciences de la vie.

### LA SCIENCE EST-ELLE OBLIGATOIREMENT MATÉRIALISTE ?

A ce point, il faut évoquer la question importante de la validité du postulat du matérialisme s'agissant des sciences sociales et généralement humaines.

Les sciences de la nature, la physique, la chimie, les sciences de la vie, se sont institutionnalisées les unes après les autres dès lors qu'elles ont pu montrer qu'il était possible de substituer une explication des phénomènes relevant de leur juridiction par des causes matérielles aux explications par des causes finales antérieurement utilisées. Le génie d'Auguste Comte est d'avoir cherché à tirer toutes les conséquences de cette idée simple. La théorie darwinienne de l'évolution est l'exemple canonique de l'efficacité du postulat matérialiste. Mais il en va de même de toutes les sciences de la nature. La météorologie est devenue scientifique du jour où elle a attribué la chute des pluies, non plus à la volonté de puissances spirituelles, mais à des causes matérielles.

Cela dit, ni le prestige du darwinisme ni la loi comtienne des trois états ne justifient l'extrapolation selon laquelle le matérialisme serait la condition de toute science. Car les raisons, les motivations et les intentions humaines sont les briques du monde humain tel qu'il est. Or, à partir du moment où elles prétendent poursuivre un programme matérialiste sous prétexte qu'il est responsable du succès des sciences de la nature, les sciences humaines doivent faire comme si ces briques n'existaient pas. Elles doivent *naturaliser* le sujet humain : le concevoir comme le point d'application de forces matérielles.

---

<sup>13</sup> La psychologie tient souvent, elle aussi, de salle d'attente préscientifique. L'autisme et l'ulcère à l'estomac furent longtemps expliqués par des causes psychologiques conjecturales difficilement vérifiables – construction défectueuse de la relation avec la mère dans le premier cas, *stress* dans l'autre – avant que les sciences de la vie n'en déterminent les causes authentiques : génétiques dans le premier cas, bactériennes dans le second.

Je crois que cette extrapolation non fondée explique que les théories générales qui ont exercé une influence dans l'histoire des sciences sociales et humaines aient toutes en commun, qu'il s'agisse du freudisme, du marxisme, du structuralisme, de la théorie des *mêmes*, du culturalisme, du sociologisme, de la TCR, du behaviorisme ou de l'instrumentalisme des économistes<sup>14</sup>, de rejeter en dehors de l'univers des faits scientifiquement significatifs les états subjectifs de l'individu, ses intentions, ses raisons et ses motivations. Par delà leurs différences, toutes ces théories ont en commun de s'être accordé le droit de négliger l'univers des faits subjectifs en se fondant sur une généralisation induite du postulat matérialiste. Il faudrait ajouter à cette liste la théorisation du comportement comme étant l'effet de facteurs latents ou patents induite par l'usage courant des méthodes statistiques d'« analyse des données ».

Toute science obéit au postulat du *réalisme*. Elle se donne l'objectif de décrire la réalité qu'elle explore *telle qu'elle est*. Mais il faut prendre soin de ne pas faire dire à ce postulat plus qu'il ne dit. Le réalisme n'implique pas que la science propose une *copie* du monde tel qu'il est, ni que la connaissance soit, pour parodier Richard Rorty, un « miroir » du réel. Il implique que toutes les propositions Si d'une explication {S} → P correspondent à une réalité attestée ou attestable. En ce qui concerne les sciences de la nature, le postulat du réalisme et le postulat du matérialisme ne font qu'un. En revanche, s'agissant du monde humain, les deux postulats ne coïncident en aucune façon, puisque les intentions, les raisons et les motivations des hommes font aussi partie du monde en question<sup>15</sup>.

L'influence et les échecs répétés des divers schémas généraux qui ont occupé le devant de la scène des sciences sociales, voire humaines, s'expliquent pour une large part parce qu'ils ont cherché à naturaliser le sujet humain, et sont ainsi passés à côté de la réalité qu'ils cherchaient à explorer. Bien sûr, d'autres facteurs, d'ordre extrascientifique, expliquent aussi la popularité du freudisme, du marxisme ou du structuralisme. Mais ces mouvements ont exercé leur influence sur une toile de fond qui apparaît aussi derrière des mouvements d'idées plus modestes, comme la théorie des *mêmes* ou le culturalisme.

Tous ont effectivement en commun d'avoir cherché à naturaliser le sujet humain. Le postulat du matérialisme représentant le secret de fabrication des sciences de la nature, il devait aussi s'appliquer, pensait-on, aux sciences de l'homme. Le marxisme a naturalisé le sujet humain en déclarant la conscience humaine « fausse » par essence, le freudisme en traitant les motivations vues par le sujet de « rationalisations » illusoire, le culturalisme et le sociologisme en abandonnant l'individu aux forces de la socialisation, le structuralisme en imputant les comportements et les contenus mentaux à de mystérieuses structures.

Cette confusion entre matérialisme et réalisme explique à la fois l'échec de ces mouvements et l'éternel retour de schémas généraux dont la seule vertu est de

<sup>14</sup> Cette théorie, due à Milton Friedman, veut que, les états subjectifs de l'acteur économique étant inobservables, l'économiste ne puisse juger une théorie économique que sur sa valeur prédictive, non sur les propositions « psychologiques » qu'elle introduit.

<sup>15</sup> Je me sépare de Bunge (1999, 2006) lorsqu'il fait du matérialisme une condition de la scientificité, mais suis d'accord avec lui pour avancer qu'il n'y a aucune raison pour que les sciences sociales n'aient pas la solidité des sciences de la nature.

proposer de nouveaux procédés de naturalisation du sujet et de satisfaire par là le postulat du matérialisme.

Revenons un instant à la théorie criminologique selon laquelle, les taux de délinquance étant, disons, de 6% chez les individus provenant de milieux défavorisés et de 3% dans la population générale, l'environnement social devrait être tenu pour responsable de la délinquance. Cette théorie néglige de considérer que 94% de ceux qui ont été élevés dans des milieux défavorisés ne deviennent pas délinquants (Cusson 1983, 2005, Wilson 1975, 1993). Il est difficile de comprendre qu'une erreur aussi grossière soit couramment méconnue si l'on ne voit pas qu'elle est neutralisée par la révérence dont bénéficie le paradigme selon lequel les comportements seraient essentiellement un effet de l'environnement<sup>16</sup>. Quant à la force de ce paradigme, elle dérive elle-même de l'idée que les sciences sociales se doivent de naturaliser le sujet humain afin de satisfaire le postulat du matérialisme.

J'ai montré ailleurs que la force des analyses d'Alexis de Tocqueville, de Max Weber ou d'Emile Durkheim lui-même, pour me limiter à ces quelques géants des sciences sociales, provient de ce qu'ils ont vu clairement que les postulats du matérialisme et du réalisme coïncidaient dans le cas des sciences de la nature, mais non des sciences sociales (Boudon 2004, 2006). Ils ont bien vu que l'explication d'un phénomène social vise à montrer que ce phénomène est, sauf preuve du contraire, l'effet de raisons et de motivations compréhensibles<sup>17</sup>.

De façon générale, on peut résumer les relations entre les sciences de l'homme et les sciences de la nature de la façon suivante :

- 1) Les procédures mises en œuvre par les sciences humaines, par les sciences de la nature ou par la connaissance ordinaire sont les mêmes. Ces trois registres de la connaissance utilisent des règles identiques, par exemple celle qui exige de chercher à éliminer les contradictions qui surgissent entre la théorie et l'observation et invite à les résoudre par des procédures communes aux trois registres. Ou celle qui invite à tenter d'atteindre les causes ultimes d'un phénomène.
- 2) Le matérialisme est un postulat valide s'agissant des sciences de la nature, mais non des sciences de l'homme, pour la raison qu'il est réaliste dans le premier cas, mais non dans le second. Il est réaliste de voir le monde naturel comme l'effet de causes matérielles et superstitieux de le voir comme l'effet de causes finales. S'agissant des sciences de l'homme, les termes de cette relation s'inversent<sup>18</sup>.

---

<sup>16</sup> Je laisse de côté le fait que la croyance en la théorie en question s'explique aussi par la prégnance, annoncée par Tocqueville, de l'attitude compassionnelle dans les sociétés modernes.

<sup>17</sup> Le Durkheim des écrits méthodologiques repousse officiellement toute intrusion de la psychologie dans la sociologie. Mais toutes ses analyses introduisent officieusement des hypothèses sur les motivations et les raisons des individus. Ainsi, le choix de ses indicateurs d'anomie ou d'égoïsme lui a été dicté par des hypothèses psychologiques. Il compare les taux de suicide des hommes et des femmes, des protestants et des catholiques parce qu'il fait certaines hypothèses sur les effets psychologiques induits par ces caractéristiques.

<sup>18</sup> Il serait intéressant d'examiner l'histoire des sciences sociales à la lumière de la prégnance du postulat matérialiste. Un symptôme : toute une littérature ignore la conception nominaliste que Weber



## LA RATIONALITÉ EST-ELLE OBLIGATOIREMENT INSTRUMENTALE?

En dehors de l'équation matérialisme = réalisme, une autre équation, tout aussi douteuse, explique l'état peu satisfaisant des sciences sociales et la difficulté qu'elles éprouvent à imaginer un schéma théorique qu'elles puissent partager: l'équation rationalité = rationalité instrumentale.

Une intuition de Weber, essentielle pour l'ensemble des sciences humaines, énonce que l'on ne peut s'en tenir à une conception instrumentale de la rationalité, celle qui est pourtant couramment admise aujourd'hui. Cette proposition découle immédiatement de sa distinction entre rationalité instrumentale (*Zweckrationalität*) et rationalité axiologique (*Wertrationalität*).

J'ai proposé pour ma part d'interpréter la rationalité axiologique comme une déclinaison normative de la *rationalité cognitive*. On peut donner de cette dernière notion la définition suivante: soit un système d'arguments  $\{S\} \rightarrow P$  expliquant le phénomène P. La rationalité cognitive reconnaît  $\{S\}$  comme une explication valide de P si toutes les composantes de  $\{S\}$  sont acceptables et compatibles et si aucune alternative  $\{S'\}$  disponible ne lui est préférable. Quant à la rationalité axiologique, elle peut se définir comme suit: soit un système d'arguments  $\{Q\} \rightarrow N$  contenant au moins une proposition normative ou appréciative et concluant à la norme N, toutes les composantes de  $\{Q\}$  étant acceptables et compatibles, la rationalité axiologique veut qu'on accepte N si aucun système d'arguments  $\{Q'\}$  préférable à  $\{Q\}$  et conduisant à préférer N' à N n'est disponible.

La rationalité cognitive, c'est en d'autres termes celle qui nous fait préférer telle théorie à telle autre, par exemple l'explication pascalienne à l'explication aristotélicienne du baromètre. C'est parce qu'il y a de raisons irrécusables de préférer la première qu'elle s'est imposée. De même, nous préférons une conclusion normative à une autre parce que nous avons des raisons de le faire. A quoi il faut ajouter que nous ne percevons une raison comme valide que si nous avons l'impression qu'elle a vocation à être partagée.

Cette théorie de la rationalité est fort éloignée des théories qui assimilent indûment rationalité et rationalité instrumentale (Boudon 2004). La vue aujourd'hui courante qui voudrait que les représentations et les croyances des hommes s'expliquent par des causes matérielles et les moyens qu'ils utilisent par des raisons pèche non seulement par éclectisme, elle introduit de surcroît une distinction inac-

---

se fait de la notion de type-idéal et méconnaît son individualisme de méthode en dépit de son insistance sur les notions d'action, de rationalité ou de rationalisation, pourtant soulignée par les meilleurs commentateurs. Comme l'indique Cherkaoui (2006, p.41), « toute l'œuvre de Max Weber est une longue méditation sur le problème de la rationalité et de la rationalisation ». La littérature en question réussit surtout à plonger la pensée vivante du grand sociologue allemand dans le formol de prénotions matérialistes, en interprétant les *types idéaux* comme des « structures » qui imposeraient leurs lois aux individus. Autre symptôme: l'attention accordée à l'adage de Durkheim invitant le sociologue à traiter « les faits sociaux comme des choses », un avis que Durkheim se garde bien de suivre. Autre symptôme: le fait que la plupart des théoriciens, de Spencer à Hayek ou Wilson (1993) imputent l'évolution morale, politique ou sociale à des mécanismes d'adaptation, alors qu'elle s'explique par un processus fondamental à deux temps: innovation/ sélection ou non-sélection rationnelle de l'innovation (Boudon 2006).

ceptable, puisqu'elle suppose que le choix des moyens ne mette jamais en jeu des croyances.

Plus satisfaisante est la théorie qui veut que les croyances, les représentations et les valeurs des individus soient, elles aussi, compréhensibles. Elle est sous-jacente aux travaux de Weber. Ainsi, ses études de sociologie de la religion montrent que les croyances religieuses et les rituels de telle catégorie sociale, à tel moment et dans tel contexte, sont explicables par des motivations et des raisons qu'il est possible d'identifier avec une certitude raisonnable.

J'ai proposé pour ma part de développer les intuitions de Max Weber en une théorie analytique de la rationalité permettant d'échapper aux impasses des théories en vigueur: le « Modèle de Rationalité Général » (Boudon 2003). On a objecté que, à la différence de la théorie de la rationalité incluse dans la TCR, cette théorie ne permettrait pas la prédiction. Il n'en est rien, comme le montrent des exemples précis: celui de l'avenir de la peine de mort, du mariage homosexuel, du droit à l'adoption des couples homosexuels ou de l'évolution des sentiments moraux (Boudon 2002, 2007).

On a aussi objecté que cette théorie impliquait une vision délibérative de l'action. Or c'est ignorer l'existence du phénomène de l'intuition. N'est-ce pas en l'absence de délibération, mais non de raisons, que nous avons une réaction spontanée d'indignation au spectacle de l'agression du faible par le fort? Ne pouvant m'étendre sur ces questions ici, je me contenterai de relever encore deux points.

En premier lieu, la théorie de la rationalité que m'a inspirée l'œuvre de Max Weber peut être vue comme proposant une définition analytique de la notion de sens commun (Boudon 2006)<sup>19</sup>.

En second lieu, cette théorie permet de rendre compte du sens qu'éprouve tout individu d'appartenir à une collectivité. La théorie en question affirme en effet que l'individu perçoit ses croyances et ses valeurs comme fondées sur des raisons. Or il ne peut estimer ces raisons valides que s'il les voit comme ayant vocation à être partagées ou du moins non rejetées par autrui<sup>20</sup>. Cette théorie de la rationalité permet en d'autres termes de comprendre le sens qu'a l'individu d'être lié à autrui. Elle permet de restituer une dimension majeure de la cohésion sociale. Elle évite le solipsisme de l'*homo œconomicus* et rend mieux compte des conduites témoignant de désintéressement que d'autres théories du lien social<sup>21</sup>. De Platon à Einstein en passant par Descartes ou Leibniz, le sens commun a toujours été considéré comme décrivant une dimension essentielle de l'homme et comme identifiant une composante primordiale de la cohésion sociale. En lui tournant le dos par révérence au postulat du matérialisme qui leur imposait de naturaliser l'être humain, les sciences sociales se sont engagées dans une série d'impasses (Boudon 2006).

<sup>19</sup> La question de savoir si Weber l'aurait avalisée est bien sûr sans réponse.

<sup>20</sup> Cela permet de comprendre que les conflits de valeurs puissent être bien plus vifs que les conflits d'intérêt.

<sup>21</sup> Comme celle qui entend substituer un *homo donator* à l'*homo œconomicus* (Godbout 2006).

## L'IDENTITÉ DE LA SOCIOLOGIE

A défaut de disposer d'un cadre théorique général, d'un « programme » lui conférant une constitution solide, la sociologie donne aujourd'hui l'impression d'être dépourvue d'identité. Elle se distingue mal d'autres activités intellectuelles, comme l'histoire ou le journalisme. Elle se voit tantôt comme une saisie du social à finalité compassionnelle, tantôt comme une activité caractérisée par un mode d'observation ou d'analyse privilégié – étude « de terrain » limitée à quelques interviews, analyse log-linéaire ou factorielle –, tantôt comme une discipline vouée à l'étude des corrélations entre l'origine sociale et le comportement ou aux petits aléas de la vie de couple.

Les raisons de cette perte d'identité résident en grande partie dans le fait qu'on discerne facilement, derrière les différents mouvements de pensée auxquels elle a donné naissance, des visions particularistes du comportement humain dont aucune ne peut prétendre à proposer un cadre théorique général. Cet éclatement est dû à ce que ces mouvements acceptent deux équations en forme d'idées reçues. Elles confondent, l'une les postulats du réalisme et du matérialisme, l'autre la rationalité et la rationalité instrumentale. Les sciences sociales ont réalisé d'indéniables progrès depuis la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle s'agissant des méthodes d'observation et d'analyse des *données* d'enquête, beaucoup moins s'agissant de l'analyse des *phénomènes* sociaux. Peut-être même n'est-il pas exagéré de parler d'une régression à cet égard de la sociologie classique à la sociologie moderne.

Un autre point se dégage des remarques précédentes, à savoir que, proprement explicité, le programme individualiste assorti d'une théorie ouverte de la rationalité est le plus général et le plus fécond qui ait été développé par les sciences sociales. Il est le seul qui puisse revendiquer un degré de généralité comparable à celui des neurosciences ou du néo-darwinisme du côté des sciences de la vie. C'est en l'appliquant que Tocqueville a expliqué de façon convaincante la montée de l'égalité, Durkheim l'existence des croyances magiques ou l'atténuation séculaire de la sévérité des peines, Weber la christianisation de l'Empire romain, l'installation de la notion de citoyenneté ou le « désenchantement du monde ». C'est en l'appliquant – pour évoquer quelques exemples entre mille – que l'on a pu rendre transparents des phénomènes aussi disparates que l'évolution de la fiscalité dans les sociétés démocratiques contemporaines (Ringén 2007), l'évolution de la sensibilité morale sur le moyen et le long terme, la création ininterrompue de nouveaux droits, l'inertie de la mobilité sociale ou la persistance de l'inégalité des chances scolaires (Boudon 2002, 2006[1973]). Seule une sociologie reposant sur des propositions microsociologiques solides peut expliquer de façon convaincante les phénomènes macroscopiques<sup>22</sup>.

Ce programme permet, par la distinction et les articulations qu'il propose entre rationalité instrumentale, rationalité cognitive et rationalité axiologique, d'éviter l'éclectisme bancal qui voit l'*homo sociologicus* comme choisissant rationnellement ses moyens et subissant ses fins, ses valeurs et ses croyances sous l'action de forces occultes.

---

<sup>22</sup> C'est parce qu'elle manque de reconnaître ce point que la macrosociologie contemporaine est le plus souvent floue, à l'opposé de celle qu'on pratiquée les géants de la sociologie.

Ce même programme permet enfin de préciser le sens de la vénérable notion philosophique de *raison*. Il invite à une confrontation -devenue inexistante- entre les données aveugles car sans concepts de la sociologie d'aujourd'hui et les concepts vides car sans données de la philosophie dite « analytique ». Entre les neurosciences et la tradition philosophique, le divorce n'a par contre pas été prononcé. Selon Antonio Damasio, les neurosciences permettent d'arbitrer en faveur de Spinoza contre Descartes. La grande sociologie classique autorise l'arbitrage inverse, comme j'ai tenté de le montrer ici.

*GEMAS-CNRS-Université de Paris IV-Sorbonne*

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Becker G. (1996), *Accounting for Tastes*, Cambridge, Harvard U. Press.
- Boudon R. (1979), Generating models as a research strategy, in Robert K. Merton, James S. Coleman, Peter H. Rossi (eds), *Qualitative and Quantitative Social Research*, New York, The Free Press/Londres, Collier Macmillan, 51-64.
- (2002), *Déclin de la morale? Déclin des valeurs?* Paris, Presses Universitaires de France et Québec, Nota Bene.
  - (2003), *Raison, bonnes raisons*, Paris, Presses Universitaires de France et Beyond Rational Choice Theory, *Annual Review of Sociology*, 2003, 29.
  - (2004), *Quelle théorie du comportement pour les sciences sociales?* Conférence Eugène Fleischmann III, Paris, Société d'ethnologie.
  - (2005), *Tocqueville aujourd'hui*, Paris, Odile Jacob. En anglais: *Tocqueville for Today*, Oxford, Bardwell, 2006.
  - (2006), *Renouveler la démocratie: Eloge du sens commun*, Paris, Odile Jacob et *Renouveler la démocratie. Mode d'emploi*, Conférence, Fondation pour l'innovation politique: [www.fondapol.fr](http://www.fondapol.fr), 2007.
  - (2006[1973]), *L'Inégalité des chances*, Paris, Hachette.
- Bunge M. (1999), *The Sociology-Philosophy Connection*, Londres/New Brunswick (USA), Transaction.
- (2006), *Chasing Reality. Strife over Realism*, Toronto, The University of Toronto Press.
- Chazel F. (2000), *Aux fondements de la sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Cherkaoui M. (2006), *Le Paradoxe des conséquences. Essai sur une théorie wébérienne des effets inattendus et non voulus des actions*, Genève-Paris, Droz.
- Coleman J. (1990), *Foundations of Social Theory*, Cambridge, Mass., Belknap Press of Harvard University Press.
- Cusson M. (1983), *Le contrôle social du crime*, Paris, Presses Universitaires de France.
- (2005), *La Délinquance, une vie choisie*, Montréal, Hurtubise.
- Damasio A. (1999), *The Feeling of what Happens: Body and Emotion in the Making of Consciousness*, New York, Harcourt Brace.
- Dawkins R. (1976), *The Selfish Gene*, Oxford, Oxford University Press. Tr. fr.: *Le gène égoïste* Paris, Odile Jacob, 1996.
- Denison E. (1974), *Accounting for United States Economic Growth, 1929-1969*, Washington DC, The Brookings Institution. Voir aussi Denison E. (1985), *Trends in American Economic Growth, 1929-1982*, Washington, DC, Brookings Institution.
- Durkheim E. (1979[1912]), *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Presses Universitaires de France.

- Einstein A. (1936), Physics and Reality, *The Journal of the Franklin Institute*, vol. 221, n°3. Reproduit in Bargmann S. (ed.), *Ideas and Opinions of Albert Einstein*, New York, Crown.
- Godbout J. (2006), Le don au-delà de la dette, *Revue du Mausss*, 27, 91-104.
- Guillo D. (2004), La théorie des mèmes : une explication néo-darwinienne de la propagation des idées, in Y. Michaud (dir.), *Qu'est-ce que la globalisation?* Paris, Odile Jacob, coll. Université de tous les savoirs, 173-203.
- Haack S. (2003), *Defending Science within Reason. Between Scientism and Cynicism*, Amherst, NY, Prometheus Books.
- Henderson M. (2006), Why say no to free money ? *Times online*, 7 October.
- Johnson M. (2006), Mind incarnate: from Dewey to Damasio, *Daedalus*, Summer 2006, 46-54.
- Keucheyan R. (2005), *Les Limites de la construction sociale : les théories constructivistes en question*, Thèse de doctorat, Université de Paris-Sorbonne.
- Parodi M. (2003), *La Modernité manquée du structuralisme : une dynamique intellectuelle et sociale en France de 1945 à 1975*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Parsons T. (1949[1937]), *The Structure of Social Action : A Study in Social Theory with Special Reference to a Group of Recent European Writers*, McGraw-Hill, 1937. Nouvelle édition, The Free Press, Glencoe, Ill.1949.
- Portes A. (1998), Social Capital : its Origins and Applications in Modern Sociology. *Annu. Rev. Sociol.* 24: 1-24.
- Raude J. (2006), *Les consommateurs français face à l'épreuve de la crise de la «vache folle», une approche sociologique et transdisciplinaire des comportements alimentaires face au risque*, thèse EHESS, Paris.
- Raynaud D. (2006), *La Sociologie et sa vocation scientifique*, Paris, Hermann.
- Ringen S. (2007), *What Democracy is for*, Princeton, Princeton University Press.
- Sanchez P. (2005), *Les théories explicatives de la magie : les sciences sociales à l'épreuve d'une croyance collective*, thèse de doctorat, Université de Paris-Sorbonne.
- Shepher J. (1983), *Incest : A Biosocial View*, New York, Academic Press.
- Slovic P. (1987), Perception of risk, *Science*, 236, 280-285.
- Tocqueville A. de (2004 [1856]), *L'Ancien Régime et la Révolution*. In Tocqueville, *Œuvres*, III, Paris, Gallimard, La Pléiade.
- Weber M. (1971[1922]), *Wirtschaft und Gesellschaft*, Tübingen, Mohr. Tr. fr. partielle : *Economie et société*, Paris, Plon, 1971.
- Wilson J. Q. (1975), *Thinking about crime*, New York, Basic Books.
- (1993), *The Moral Sense*, New York, Macmillan/The Free Press.